

attachée à ses pas. Elle l'aidait dans tous ses travaux et lui témoignait la plus vive affection ; le caractère de Georgina ne ressemblait en rien à celui de Lucy ; elle était douce, timide, modeste, et surtout affectueuse. L'attachement devint chaque jour plus profond entre la mère et la fille. Toutes deux parlaient souvent de Lucy, dont on ne recevait de nouvelles qu'une seule fois par an ; au mois de janvier, le chapelain de lord Wils prenait le soin d'assurer qu'elle se portait bien, sans entrer dans d'autres détails.

Quand à Gérald, il ne s'inquiétait plus de rien ; son esprit était affaibli au point que Sarah était obligée de redoubler d'efforts pour retarder la ruine que la conduite de son mari rendait inévitable ; mais les forces de la malheureuse femme n'étaient pas à la hauteur de son courage !

VII.

Après avoir passé plusieurs années au couvent, Lucy venait d'en sortir ; madame de Castelby s'empressa de la conduire à son grand-père, qui l'attendait avec impatience. Le noble vieillard espérait que la présence de sa petite-fille ramènerait autour de lui un peu d'animation. Dès le premier abord, l'orgueil de lord Wils dut être satisfait. Lucy était devenue remarquablement belle ; ses manières étaient d'une distinction parfaite, sa mise élégante et simple. Extérieurement Lucy pouvait passer pour une personne accomplie.

Peu de temps après son arrivée, lord Wils ouvrit ses salons deux fois par semaine. La haute aristocratie y accourut en foule. On était curieux de connaître la fille du lieutenant Gérald Elister.

Les hommes admirèrent sa beauté peu commune, mais Lucy ne sut pas se la faire pardonner par les femmes ; et toutes ayant décidé qu'elle était orgueilleuse, ne laissèrent échapper aucune occasion de lui faire entendre que cela était fort mal-séant à la fille d'un roturier.

Parmi les jeunes seigneurs qui fréquentaient la maison de lord Wils, on remarquait son petit neveu, sir Richard Wils ; il était à peine âgé de vingt-et-un ans ; mais l'élévation de son esprit, la noblesse et la générosité de son caractère, joints à une conduite irréprochable, lui avaient acquis une considération qu'on accordait rarement aux hommes de son âge. Plus d'une fois il s'était aperçu de la manière dédaigneuse dont on accueillait sa cousine ; il s'informa du motif, et apprit que l'on n'avait rien de plus grave à lui reprocher que sa naissance. L'indignation que sir Richard ressentit de cette injustice le fit s'occuper de Lucy plus qu'il n'eût peut-être fait dans d'autres circonstances. Bientôt il devint si assidu auprès d'elle, qu'on dut s'attendre à un mariage, et Lucy se sentait simplement dédomagée, des mortifications qu'on lui avait fait subir, car il n'y avait pas une famille, si fière qu'elle fut, qui n'eût accepté l'alliance de sir Richard.

Tandis que Lucy était agréablement occupée de son mariage, un triste événement se passait à Furness.

Gérald était devenu complètement fou. Différentes fois il avait essayé de mettre fin à sa vie. Depuis ces funestes tentatives, Sarah le surveillait avec sollicitude ; il arriva qu'un jour cette surveillance fut mise en défaut. Gérald s'échappa, et quand on se mit en quête de lui, on ne retrouva que son cadavre. . . le malheureux fou s'était tué.

VIII.

Il devenait impossible à sa veuve et à sa fille de demeurer plus longtemps dans les lieux où elles avaient tant souffert. D'ailleurs elles n'y possédaient plus rien ; toutes les ressources avaient été épuisées pour soigner Gérald. Les vaches, les moutons, avaient été vendus, et plusieurs fois déjà les voisins étaient venus en aide à ces infortunés. Elles prirent donc la résolution de retourner à Londres. Elles firent un paquet de leurs habits, et, chargées de ce mince bagage, elles se mirent en route. Après huit jours de marche, les pauvres créatures arrivaient au lieu de leur destination, harassées de fatigue et le cœur brisé par le chagrin.

C'était une affreuse époque. La peste, si funestement célèbre par ses ravages, venait d'apparaître dans toute sa force. Sarah et Georgina se rendirent à l'hôtel de lord Wils avec l'espoir de voir Lucy et d'en obtenir quelques secours. A ce moment Lucy allait monter en chaise de poste pour rejoindre son grand-père, qui la veille, s'était éloigné de Londres. Lorsque Sarah vit s'avancer sa fille, elle se précipita au devant d'elle en lui tendant les bras.

« Emportez cette femme, cria Lucy à ses domestiques ; c'est quelque misérable atteinte du fléau.

— Non, non ! reprit à l'instant Sarah, je suis votre mère, ma chère Lucy, ne craignez rien de moi. »

A ces mots Lucy reconnut sa mère, mais craignant l'effet que cette reconnaissance pourrait produire sur sir Richard, qui lui donnait la main, elle s'élança dans la chaise de poste en disant au domestique au moment où il fermait la portière :

« Chassez donc cette femme ? elle a failli mettre en danger la vie de votre maîtresse. »

Sarah s'était évanouie, quand un laquais exécutant cet ordre la saisit et la jeta sur un banc, en face de l'hôtel.

Le postillon fouetta ses chevaux ; Lucy fit à sir Richard un adieu de la main et la voiture s'éloigna.

Il ne restait plus à la porte de l'hôtel qu'un vieux serviteur de lord Wils et sir Richard qui s'appretait à remonter à cheval, lorsque ses yeux se portèrent par hasard vers le banc sur lequel était Sarah. Georgina qui se tenait agenouillée devant sa mère et cherchait à lui faire reprendre ses sens. Cette scène émut le jeune homme, il s'avança vers les deux femmes et demanda d'une voix douce et compatissante s'il ne pourrait pas leur être utile.

« Par charité, monsieur, faites-moi donner un verre d'eau, » répondit Georgina. Sir Richard s'adressa au vieux serviteur, qui s'empressa d'obéir. On fit avaler quelques gorgées d'eau à Sarah et la pauvre femme ne tarda pas à recouvrer ses sens.

« Ma fille où est ma fille ? . . . » dit-elle, en ouvrant les yeux ; puis se rappelant ce qui venait de se passer, elle embrassa Georgina en disant : « Je n'ai plus qu'une fille maintenant, » et elle fondit en larmes.

« Ma bonne femme, reprit le vieux serviteur, entrez vous reposer chez moi, vous serez mieux qu'ici.

— Oui, ajouta sir Richard, entrez chez lord Wils.

— Moi, entrer dans la maison de mon père ! . . . Non . . . jamais . . . Chassée par lui, reniée par mon enfant, j'irai mourir ailleurs. »

Ces paroles ne furent point comprises par sir Richard, mais